

Géométrie, finesse et premiers principes chez Pascal

Pierre Force

Ce sont les esprits géométriques de Pascal; ils ne sont que logiques; ils n'ont point l'esprit de finesse qu'il faut pour suivre les phénomènes naturels.

—Claude Bernard, *Principes de médecine expérimentale* (1878)

La distinction que fait Pascal dans les *Pensées* entre l'esprit de géométrie et l'esprit de finesse est l'une des plus connues et les plus souvent citées de son œuvre. Cette célébrité tient en partie au fait que le fragment intitulé: "Différence entre l'esprit de géométrie et l'esprit de finesse" a longtemps figuré en tête des éditions les plus répandues des *Pensées*. Dans l'édition Brunshvicg, ce fragment porte le numéro un.¹ Il ouvre la première section des *Pensées*, intitulée: "Pensées sur l'esprit et le style".² Dans l'argumentaire justifiant son classement des fragments, Brunshvicg explique qu'il a regroupé dans la section 1 "des pensées éparses sur l'esprit et le style" dont on peut "tirer ce qu'on appelle la *Rhétorique* de Pascal".³ Brunshvicg ajoute que "le fondement de cette rhétorique est une psychologie",⁴ et que la distinction entre esprit de géométrie et esprit de finesse est un des fondements de cette psychologie. L'analyse de Brunshvicg souligne à juste titre les liens essentiels qui existent entre psychologie et rhétorique chez Pascal.⁵ Elle a cependant l'inconvénient de présenter la distinction entre esprit de géométrie et esprit de finesse comme une sorte de préambule méthodologique, regroupé avec d'autres fragments sur des questions de "forme", alors que les questions de "fond" sont traitées dans les autres sections. Or bien sûr chez Pascal tout se tient: l'art de persuader n'est pas séparable de la réflexion sur les sciences; il est aussi intimement lié à la réflexion sur la croyance religieuse. On réexaminera ici le fragment sur l'esprit de géométrie et l'esprit de finesse en

soulignant les liens fondamentaux qui existent entre rhétorique, science et religion chez Pascal.

La perception des principes

L'esprit de géométrie et l'esprit de finesse se distinguent d'abord parce qu'ils ne travaillent pas à partir des mêmes principes. Dans l'esprit de géométrie, les principes sont relativement peu nombreux, et ils sont faciles à distinguer les uns des autres. Ce que Pascal entend ici par principes est moins les premiers principes que les définitions sur lesquelles se fondent les démonstrations. Par exemple, un des premiers principes de la géométrie est: par deux points distincts, il ne passe qu'une seule droite; ou encore: le tout est plus grand que la partie. Ces principes, indémontrables, puisqu'ils sont fondateurs pour la géométrie, sont connus naturellement. Tout le monde en a l'intuition. Un exemple de définition géométrique est: "J'appelle triligne circulaire toutes les portions d'un quart de cercle retranchées par une ordonnée quelconque au rayon".⁶ Une fois défini le triligne circulaire (et si l'on fait l'effort de comprendre la définition, qui n'a rien d'intuitif) cette figure peut être utilisée sans ambiguïté. Si on place un triligne circulaire à côté d'un rectangle, d'un triangle ou d'un demi-cercle, on pourra toujours aisément distinguer toutes ces figures entre elles. C'est en ce sens que les principes de l'esprit de géométrie sont "gros" (S670/L512). Même si on est mentalement myope, même si on les voit de loin, on ne peut pas les confondre. Par conséquent, il suffit d'avoir un minimum d'attention et de rigueur pour tirer sans erreur les conséquences de ces principes. Comme Descartes dans le *Discours de la méthode*, Pascal pense qu'il n'est pas nécessaire d'être particulièrement intelligent pour déduire les conséquences des principes de la géométrie. Selon le mot de Descartes au début du *Discours de la méthode*, "ce qu'on nomme le bon sens ou la raison, est naturellement égale en tous les hommes".⁷ Il suffit de faire usage de sa raison et d'éviter la précipitation. Ces conditions étant requises, on arrivera au but infailliblement: "Il faudrait avoir tout à fait l'esprit faux pour mal raisonner sur des principes si gros qu'il est presque impossible qu'ils échappent" (S670/L512).

Dans l'esprit de finesse, en revanche, le nombre des principes tend vers l'infini. On est ici dans le domaine de l'intuition, des jugements que l'on porte en fonction d'une multitude de détails, d'observations, d'expériences antérieures, de souvenirs vécus ou livresques, d'analogies implicites, de je ne sais quoi, etc. Autant les principes de l'esprit de géométrie sont "gros", autant ceux de l'esprit de finesse sont "petits". Une personne douée de l'esprit de finesse est comparable à quelqu'un qui aurait une très bonne vue; ou, pour emprunter une comparaison à la technologie moderne, à un instrument d'optique qui aurait un très grand pouvoir de résolution: il faut pouvoir distinguer entre eux ces principes "si déliés et en si grand nombre" (S670/L512). L'esprit de finesse est, en ce sens, hautement sujet à l'erreur. Premièrement, il suffit d'omettre un seul principe pour que le raisonnement soit faussé. Deuxièmement, la multitude des principes rend les opérations de l'esprit de finesse infiniment plus complexes que celles de l'esprit

de géométrie. Il ne suffit pas de n'avoir pas "tout à fait l'esprit faux" (S670/L512). Il est nécessaire d'avoir "l'esprit juste" (S670/L512).

Avec ou sans art

L'autre différence fondamentale entre les deux esprits est que les principes de l'esprit de géométrie sont artificiels, tandis que les principes de l'esprit de finesse sont naturels. Pascal, selon une image qui est traditionnelle depuis la philosophie grecque, compare l'exercice de l'intelligence à l'usage du regard. Ainsi, les géomètres sont myopes, et les fins ont très bonne vue. Cependant, les géomètres dirigent leur regard vers des principes qui ne sont pas naturellement connus de tous les hommes. Cette opération demande un effort: "On a peine à tourner la tête de ce côté-là, manque d'habitude" (S670/L512). Les fins, en revanche, n'ont pas cet effort à faire: "Mais dans l'esprit de finesse, les principes sont dans l'usage commun et devant les yeux de tout le monde. On n'a que faire de tourner la tête ni de se faire violence" (S670/L512). Autrement dit, les principes de l'esprit de géométrie sont abstraits, ils n'ont rien à voir avec l'expérience de la vie. Il faut faire l'effort de se souvenir de définitions étrangères à nos intuitions naturelles pour pouvoir effectuer un raisonnement géométrique. On est ici dans le domaine de l'artificiel. Seul un apprentissage rigoureux permettra au géomètre de changer l'artificiel en naturel, et d'arriver à une appréhension intuitive des principes et des définitions de la géométrie: "Même les propositions géométriques deviennent sentiments, car la raison rend les sentiments naturels" (S532/L647). En revanche, les principes de l'esprit de finesse sont tirés directement de l'expérience de la vie. Aucun apprentissage particulier, aucune technique n'est nécessaire. C'est la vie elle-même qui nous fait connaître ces principes. En ce sens, l'esprit fin par excellence est le mondain, celui qui connaît le monde et les gens, celui qui a des sens semblables l'expérience la plus riche et la plus variée. Ce qu'il a tiré de cette expérience, ce n'est pas une théorie, mais bien plutôt le souvenir de mille détails infimes qui sont les "principes" sur lesquels il fonde ses jugements.

C'est là que Pascal change de métaphore. Les principes de l'esprit de finesse sont si petits et si nombreux qu'on ne les "voit" pas à proprement parler: "On les voit à peine, on les sent plutôt qu'on ne les voit, on a des peines infinies à les faire sentir à ceux qui ne les sentent pas d'eux-mêmes" (S670/L512). L'expression "on les sent", qui caractérise les principes de l'esprit de finesse, fait écho à l'adjectif que Pascal utilise dès le début du passage pour caractériser les principes de l'esprit de géométrie: "Les principes sont palpables" (S670/L512). On n'a plus ici affaire à la vue mais à une perception non visuelle, qui peut exprimer métaphoriquement deux notions contraires: (1) Une perception grossière des choses qui se limite à leur surface; (2) Une perception plus affective, plus profonde, plus intime et donc plus juste des choses.

Dans le dernier temps de son analyse, Pascal revient à la métaphore de la vue. L'esprit de finesse fonde ses jugements sur "un seul regard et non par progrès de raisonnement, au moins jusqu'à un certain degré" (S670/L512). Les jugements de l'esprit de finesse sont instantanés. Ils sont fondés sur une perception globale

des choses. L'esprit de géométrie, au contraire, avance pas à pas, marquant scrupuleusement chaque étape entre les principes et les conséquences des principes.

Cette analyse pourrait faire croire que selon Pascal, l'esprit de géométrie et l'esprit de finesse n'ont pour ainsi dire rien à voir l'un avec l'autre, et qu'ils s'appliquent à des objets entièrement différents. En ce sens on aurait deux domaines complètement séparés, l'un "scientifique", l'autre "littéraire" correspondant à deux façons de penser complètement hétérogènes. Or, Pascal remarque que si les jugements de l'esprit de finesse sont instantanés, ils n'en sont pas moins fondés sur des raisonnements implicites: "Ce n'est pas que l'esprit ne le fasse, mais il le fait tacitement, naturellement, et sans art" (S670/L512). L'esprit de finesse raisonne tout autant (et même plus) que l'esprit de géométrie. Cependant, ses raisonnements, fondés sur un nombre extrêmement élevé de principes, sont d'une complexité extrême. Ils sont, pour ainsi dire, invisibles à l'œil nu. On pourrait, en théorie, les expliciter, les reconstituer pas à pas, mais "ce serait une chose infinie de l'entreprendre" (S670/L512).

D'un côté, il est possible en théorie de décomposer les opérations de l'esprit de finesse. D'un autre côté, l'idéal vers lequel tend le raisonnement géométrique est l'intuition simultanée de toutes les étapes d'un raisonnement. Pascal rejoint sur ce point le Descartes des *Regulae ad directionem ingenii*, qui, comme l'explique Ravaisson, considérait que "c'était une imperfection de notre esprit, conséquence de son commerce avec le temps, d'avoir besoin, pour saisir les rapports, après en avoir parcouru successivement les éléments, de la mémoire", et que pour amener l'entendement à la perception claire de l'union des principes et des conséquences, "il fallait s'exercer à parcourir la série des conséquences de plus en plus rapidement, jusqu'à ce qu'on en vînt à réunir dans une appréhension d'un instant le commencement et la fin".⁸ Autrement dit, pour Descartes, l'exercice spirituel particulier aux mathématiques consistait à transformer des raisonnements démonstratifs en intuitions.⁹ En ce sens, l'esprit de géométrie et l'esprit de finesse ne sont donc pas deux manières radicalement différentes de penser: il n'y a entre les deux esprits qu'une différence d'échelle.

On a vu plus haut que, selon Pascal, les premiers principes de la géométrie ("le tout est plus grand que la partie", etc.) connus de façon naturelle et immédiate. Ils ont cette caractéristique en commun avec les principes de l'esprit de finesse. Cependant, Pascal suggère aussi en plusieurs endroits que la connaissance que nous avons naturellement des premiers principes n'est ni parfaite ni universelle. Par exemple, dans l'opuscule intitulé *De l'esprit géométrique*, il remarque: "J'en ai vu quelques-uns, très habiles d'ailleurs, qui ont assuré qu'un espace pouvait être divisé en deux parties indivisibles, quelque absurdité qu'il s'y rencontre".¹⁰ Que l'espace soit divisible à l'infini est un des premiers principes de la géométrie. Si l'on est incapable de saisir ce principe, on est incapable de pratiquer la géométrie. Il est remarquable que Pascal considère cette incapacité comme une sorte de handicap physique. En effet, pour Pascal, nous raisonnons avec notre âme, mais notre connaissance des premiers principes vient de notre corps: "Notre âme est

jetée dans le corps où elle trouve nombre, temps, dimensions, elle raisonne là-dessus et appelle cela nature, nécessité et ne peut croire autre chose.” (S680/L418). En ce sens, les premiers principes ne sont premiers que parce que notre intuition est physiquement incapable de remonter plus haut ou de voir plus petit. Dans le fragment intitulé “Disproportion de l’homme”, Pascal remarque que la connaissance scientifique a affaire à deux infinis. Il est évident que l’objet des sciences est infini: “Nous voyons que toutes les sciences sont infinies en l’étendue de leurs recherches, car qui doute que la géométrie par exemple a une infinité d’infinités de propositions à exposer” (S230/L199). Ce que l’on sait moins en revanche est que les sciences ont aussi un nombre infini de principes: “Elles sont aussi infinies dans la multitude et la délicatesse de leurs principes” (S230/L199). Pour Pascal, les premiers principes des sciences sont à rechercher dans l’infiniment petit. On peut dire qu’un principe est à la science ce qu’un point indivisible est à la ligne: “Mais nous faisons des derniers ‘principes’ qui paraissent à la raison, comme on fait dans les choses matérielles où nous appelons un point indivisible, celui au-delà duquel nos sens n’aperçoivent plus rien, quoique divisible infiniment et par sa nature” (S230/L199). Autrement dit, ce qui fait qu’un point paraît indivisible à l’œil nu est la limite naturelle du pouvoir de résolution de notre œil. De même, les premiers principes nous semblent premiers pour la seule raison que notre esprit ne voit pas plus loin.

Pascal est très conscient des limites du mécanisme. Pour lui, les principes mathématiques qu’il utilise la physique sont une simplification grossière de la réalité. En ce sens, il serait inexact de séparer strictement les domaines d’application de l’esprit de géométrie et de l’esprit de finesse. Il n’y a pas d’un côté les mathématiques et la physique, et de l’autre la “science humaine” (S573/L694). Seules les mathématiques sont purement abstraites et relèvent entièrement de l’esprit de géométrie. Mais en physique, on a affaire à toute la complexité du monde réel. Comme l’écrivait Ravaisson dans un très bel article de la *Revue des deux mondes* en 1887, “dans la physique déjà, on a affaire à des réalités. Les phénomènes y dépendent d’un grand nombre de principes différents, et de principes difficiles à saisir”.¹¹ Un grand médecin de la même époque fait écho au commentaire de Ravaisson. Pour Claude Bernard, “en physiologie, l’esprit géométrique est absurde; il faut l’esprit de finesse”.¹²

Plus on raffine l’analyse, plus on trouve de principes, “car qui ne voit que ceux qu’on propose pour les derniers ne se soutiennent pas d’eux-mêmes et qu’il sont appuyés sur d’autres qui en ayant d’autres pour appui ne souffrent jamais de dernier” (S230/L199). C’est pour cela que les démonstrations de la physique ne sont vraies que si l’on regarde les choses de suffisamment loin (ou si l’on est suffisamment myope). Selon Pascal, Descartes croit que tout “se fait par figure et mouvement” (S118/L84), autrement dit que l’ensemble de la réalité peut être perçu par l’esprit de géométrie. Mais cela n’est vrai qu’“en gros” (S111/L84). Le fonctionnement de l’univers ressemble à celui d’une machine, mais c’est une machine si complexe qu’on mettrait un temps infini à la démonter et à la remonter: “Composer la machine, cela est ridicule. Car cela est inutile et incertain et

pénible" (S118/L84). La réalité, physique et humaine, est infiniment complexe. L'esprit de géométrie et l'esprit de finesse ne sont que deux manières différentes d'appréhender cette même réalité.

Esprit et jugement

Les différences entre l'esprit de géométrie et l'esprit de finesse ne sont donc pas aussi grandes qu'il apparaissait au premier abord. Le fragment intitulé "Géométrie / finesse" permet de pousser plus loin l'analyse. Ce fragment commence par l'affirmation si souvent citée: "La vraie éloquence se moque de l'éloquence, la vraie morale se moque de la morale" (S671/L513). Pascal y oppose "la morale du jugement" à "la morale de l'esprit" (S671/L513). La morale du jugement relève de l'esprit de finesse, tandis que la morale de l'esprit relève de l'esprit de géométrie: "La finesse est la part du jugement, la géométrie est celle de l'esprit" (S671/L513). La morale et l'éloquence, en tant qu'elles obéissent à des règles, peuvent être traitées par l'esprit de géométrie. Cependant, l'application stricte des règles rencontre vite ses limites. C'est ainsi que "l'éloquence continue ennue" (S636/L771). De même, l'application stricte de la règle rhétorique selon laquelle il faut éviter les répétitions conduit à des résultats malheureux. Il y a des répétitions opportunes, et ceux qui les critiquent ne font que manifester leur étroitesse d'esprit: "Et c'est là la part de l'envie, qui est aveugle et qui ne sait pas que cette répétition n'est pas fautive en cet endroit. Car il n'y a point de règle générale" (S452/L515). Toute règle a des exceptions. En ce sens, les règles ne sont pas un bon guide et il est peut-être préférable de s'en passer. C'est ici que l'esprit de finesse reprend ses droits, et c'est en ce sens que le "jugement" se moque de "l'esprit". La supériorité du jugement vient de ce qu'il ne s'embarrasse pas de règles et conclut instantanément et sûrement. En ce sens c'est l'esprit de finesse qui triomphe, et "tout notre raisonnement se réduit à céder au sentiment" (S455/L530). La difficulté, cependant, est qu'il est presque impossible de distinguer un jugement fondé sur une intuition juste d'un jugement fondé sur une lubie ou un caprice: "L'un dit que mon sentiment est fantaisie, l'autre que sa fantaisie est sentiment. Il faudrait avoir une règle" (S455/L530). Le premier mouvement de l'esprit est donc de juger par règles, ensuite de se moquer des règles, et enfin de chercher des règles qui permettraient de distinguer les jugements justes des jugements fantaisistes. Or, pour énoncer de telles règles, "la raison s'offre, mais elle est ployable à tous sens. Et ainsi il n'y en a point" (S455/L530).

Cette ambiguïté du rapport entre l'esprit et les règles se retrouve dans la syntaxe même de la phrase qui oppose la morale du jugement à la morale de l'esprit: "La morale du jugement se moque de la morale de l'esprit, qui est sans règles" (S671/L513). Comme le remarquaient déjà Havet et Brunschvicg, la logique de la démonstration semble demander qu'on mette d'un côté la morale de l'esprit, relevant de l'esprit de géométrie (et opérant par règles), et de l'autre la morale du jugement, appartenant à l'esprit de finesse (et opérant sans règles). Or, contrairement à notre attente, c'est ici la morale de l'esprit qui est "sans règles". Brunschvicg propose d'interpréter le passage selon ce que demande la logique de la

démonstration: “Il est dans le sens du fragment que la *morale sans règles* soit celle *du jugement* et non celle *de l’esprit*: on est ainsi conduit à rapporter, avec Havet, *qui, à la morale du jugement*”.¹³ Le problème se complique encore si l’on considère le fragment S457/L534: “Ceux qui jugent d’un ouvrage sans règle sont à l’égard des autres comme ceux qui ont une montre à l’égard des autres”. Fidèle à la logique de son interprétation du fragment S671/L513, Brunschvicg corrige le texte et propose la leçon suivante: “Ceux qui jugent d’un ouvrage sans règle sont, à l’égard des autres, comme ceux qui [n]ont [pas de] montre à l’égard des autres”.¹⁴ Pour Brunschvicg, l’image de la montre est incompatible avec la notion de jugement “sans règle”. Il faut donc, selon lui, corriger le texte. Brunschvicg cite cependant en note la *lectio difficilior* proposée par Delatouche et Arnould: “juger sans règles c’est juger par sentiment, et le sentiment équivaldrait à la montre”.¹⁵ Il rapporte aussi l’anecdote selon laquelle Pascal portait toujours une montre attachée à son poignet gauche, qu’il pouvait consulter sans que personne s’en aperçût. Cette anecdote éclaire le reste du fragment S451/L534:

L’un dit: “Il y a deux heures.” – L’autre dit: “Il n’y a que trois quarts d’heure.” – Je regarde ma montre, et je dis à l’un: “Vous vous ennuyez”, et à l’autre: “Le temps ne vous dure guère, car il y a une heure et demie”. Et je me moque de ceux qui disent que le temps me dure à moi et que j’en juge par fantaisie. Ils ne savent pas que j’en juge par ma montre.

Le sens du fragment est que le jugement “sans règle” est paradoxalement plus sûr que le jugement fondé sur des règles, de même qu’une montre mesure le temps de manière plus fiable que la perception subjective que nous avons du temps qui passe. La phrase: “Je me moque de ceux qui disent que le temps me dure à moi et que j’en juge par fantaisie” fait écho à: “La vraie morale se moque de la morale” (S671/L513). La morale “sans règle”, fondée sur le sentiment, est plus sûre et plus objective que “la morale de l’esprit”. On se heurte cependant ici à la difficulté mentionnée plus haut. Pascal écrit: “La morale du jugement se moque de la morale de l’esprit, qui est sans règles” (S671/L513). On résout le plus souvent la difficulté comme le fait Brunschvicg en rapportant “qui est sans règles” à la morale du jugement et non à celle de l’esprit. Peut-on cependant fonder une interprétation cohérente sur le sens que semble imposer la syntaxe du passage: c’est la morale de l’esprit qui est “sans règles”, et non celle du jugement? Remarquons tout d’abord la légère différence orthographique entre les deux fragments en question. Dans le fragment S671/L513, le mot est au pluriel: “La morale de l’esprit, qui est *sans règles*”. “Dans le fragment S451/L534, il est au singulier: “Ceux qui jugent d’un ouvrage *sans règle* [. . .]”. L’expression “sans règle” (au singulier) se trouve dans plusieurs passages des *Essais* de Montaigne, et toujours avec une connotation fortement positive. Par exemple, parlant de sa santé, Montaigne dit: “je l’ai libre et entière, *sans règle* et sans autre discipline que de ma coutume et de mon plaisir”.¹⁶ Ou encore, il oppose la manière dont “les savants partent et dénotent leurs fantaisies plus spécifiquement, et par le menu” avec sa manière à lui, qui est “sans règle”.¹⁷ On sait que le désordre apparent des *Essais*

constitue pour Pascal l'idéal du style.¹⁸ L'expression "sans règle" (au singulier), avec sa connotation positive, est donc probablement empruntée à Montaigne. Quant à l'expression "sans règles" (au pluriel), elle ne se trouve pas chez Montaigne, mais on la trouve au 17^e siècle, avec une connotation qui est presque toujours négative. Par exemple, La Bruyère parle de "livres froids et ennuyeux, d'un mauvais style et de nulle ressource, *sans règles* et sans la moindre justesse".¹⁹ "Sans règles" dans ce sens signifie déréglé, privé de règles, alors que "sans règle" (au singulier), au sens où l'emploient Montaigne et Pascal, signifie "sans s'assujettir à une règle".

Le fragment S471/L574 permet de comprendre comment l'esprit, qui fonctionne avec des règles, peut se retrouver "sans règles":

Un miracle, dit-on, affermirait ma créance. On le dit quand on ne le voit pas. Les raisons qui, étant vues de loin, paraissent borner notre vue, mais quand on y est arrivé on commence à voir encore au-delà: rien n'arrête la volubilité de notre esprit. Il n'y a point, dit-on, de règle qui n'ait quelque exception ni de vérité si générale qu'elle n'ait quelque face par où elle manque. Il suffit qu'elle ne soit pas absolument universelle pour nous donner sujet d'appliquer l'exception au sujet présent et de dire: cela n'est pas toujours vrai, donc il y a des cas où cela n'est pas. Il ne reste plus qu'à montrer que celui-ci en est. Et c'est à quoi on est bien maladroit ou bien malheureux si on ne trouve quelque joint. (S471/L574)

Dans ce passage, "l'esprit" est la faculté de voir des causes et d'énoncer des règles. Or, cette capacité peut être trompeuse si elle n'est pas contrôlée par le *jugement*. Ce sens du mot *esprit* correspond à l'un des définitions du *Dictionnaire de l'Académie* de 1694: "La facilité de l'imagination et de la conception", qui est accompagnée de l'exemple suivant: "Il a beaucoup d'esprit, mais il n'a point de jugement". Autrement dit, l'esprit fonde bien ses raisonnements sur des règles, mais ces règles ne sont opératoires que si on reste suffisamment "loin" de son objet d'étude. Lorsqu'un objet est vu de loin, les règles qui en rendent compte paraissent sans exception (et donc une exception à ces règles ne peut être que miraculeuse). En revanche, quand l'esprit s'approche suffisamment de son objet d'étude, il découvre que ces règles sont insuffisantes. Chaque fois qu'il examine les choses suffisamment en détail, il trouve des exceptions. Par conséquent, les raisonnements de l'esprit sont satisfaisants "en gros" et tant qu'on reste suffisamment loin de l'objet. Mais la tendance naturelle de l'esprit est de vouloir toujours aller voir plus près: "Rien n'arrête la volubilité de notre esprit" (S471/L574). L'esprit n'est jamais à court de raisons et d'explications, et il est toujours prêt à énoncer de nouvelles règles qui font exception aux précédentes: "c'est à quoi on est bien maladroit ou bien malheureux si on ne trouve quelque joint" (S471/L574). Comme le dit Pascal dans le fragment S451/L530, il faudrait, pour contrôler la propension de notre esprit à énoncer sans cesse de nouvelles règles et de nouvelles exceptions, faire appel au "sentiment" (la faculté qui fonde le jugement). Or, comme on l'a vu plus haut, cette faculté est suspecte parce qu'on a du mal à la distinguer de la "fantaisie". En ce sens, "il faudrait avoir une règle" (S451/L530) pour juger des exceptions à la règle. On retombe alors sur ce qu'of-

frent l'esprit et la raison: "La raison s'offre, mais elle est ployable à tous sens. Et ainsi il n'y en a point." (S451/L530). C'est ainsi que l'esprit est privé de règles. Il travaille par règles mais il se retrouve toujours "sans règles" (c'est-à-dire sans règles qui permettent de juger des exceptions à la règle).

L'esprit géométrique, lorsqu'il s'applique à la réalité physique ou humaine, se retrouve donc toujours sans règles. Inversement, Pascal parle quelquefois de l'esprit de finesse comme travaillant par règles. Par exemple, dans *L'esprit géométrique*, il soutient que, s'il existe des règles sûres pour les démonstrations mathématiques, il en existe de tout aussi sûres pour séduire un interlocuteur (dans un domaine où règne donc l'esprit de finesse):

Ce n'est pas que je ne croie qu'il y ait des règles aussi sûres pour plaire que pour démontrer, et que qui les saurait parfaitement connaître et pratiquer ne réussit aussi sûrement à se faire aimer des rois et de toutes sortes de personnes qu'à démontrer les éléments de la géométrie à ceux qui ont assez d'imagination pour en comprendre les hypothèses.²⁰

Pascal ajoute que ces règles de séduction sont cependant extrêmement difficiles à énoncer parce que "les principes du plaisir ne sont pas fermes et stables".²¹ Pour bien saisir la conception que Pascal se fait de l'esprit de finesse, il faut donc dire tout à la fois qu'il travaille "sans règle" (au sens de "ceux qui jugent d'un ouvrage sans règle") (S451/L534) et qu'on en même temps peut se le représenter comme suivant des règles sûres (c'est le sens de la métaphore de la montre symbolisant le jugement "sans règle"), même si "ce serait une chose infinie" (S670/L512) d'entreprendre d'énoncer ces règles.

Cette ambiguïté signifie que pour Pascal, la distinction entre esprit et jugement, comme la distinction entre esprit de géométrie et esprit de finesse (qu'elle recouvre en grande partie) n'a rien d'absolu. On peut se la représenter en disant que le jugement consiste à voir un objet de loin et par une vue d'ensemble. Ceux qui ont le jugement bon (la vue bonne) saisissent d'un seul regard un très grand nombre de détails, et les intègrent dans un calcul extrêmement rapide qui donne une impression d'instantanéité. Le mouvement de l'esprit consiste à faire varier la distance entre l'observateur et l'objet observé. A une certaine distance, on peut identifier un nombre fini d'éléments. On les dénombre, et on énonce une règle qui rend compte de manière rigoureuse de leurs rapports. Mais le nombre d'éléments que l'on a identifié n'est fini qu'à cause des limites de notre pouvoir de perception. On concentre ensuite son attention sur un détail de l'objet observé (un "zoom avant" pour employer une métaphore technologique). A ce niveau de détail, on dénombre à nouveau les objets observés, mais les règles énoncées auparavant se révèlent inadéquates. Il faut les reformuler. Et ainsi de suite, à l'infini.

En dernière analyse, c'est la vue d'ensemble, le jugement, le sentiment, qui sont préférables, dans la mesure où ils ne sont pas troublés par nos passions. Tandis que la raison "agit avec lenteur" et "qu'à toute heure elle s'assoupit ou s'égare" (S661/L821), le sentiment, qui est logé dans le cœur, permet une perception

immédiate de la vérité: "Il agit en un instant et toujours est prêt à agir. Il faut donc mettre notre foi dans le sentiment, autrement elle sera toujours vacillante" (S661/I.821).

Columbia University

NOTES

1. *Œuvres de Blaise Pascal*, édition Léon Brunschvicg, vol. 12, coll. *Les Grands Ecrivains de la France*, 14 vols. (Paris: Hachette, 1904). Le fragment porte le numéro 512 dans l'édition Lafuma (Pascal, *Œuvres complètes*, édition Louis Lafuma [Paris: Seuil, 1963]) (L dans le texte), et le numéro 670 dans l'édition Sellier (Pascal, *Pensées*, édition Philippe Sellier [Paris: Bordas, 1991]) (S dans le texte).
2. Dans l'édition Faugère (*Pensées*, fragments et lettres de Blaise Pascal, édition de Prosper Faugère [Paris: Andrieux, 1844]), le fragment se trouve au début du premier volume, immédiatement après le fragment du *Traité du vide*.
3. Pascal, *Œuvres de Blaise Pascal* 12: CCLV.
4. Pascal, *Œuvres de Blaise Pascal* 12: CCLV.
5. Sur les rapports entre psychologie et rhétorique chez Pascal, voir Pierre Force, "Pascal's Philosophical Method," *The Cambridge Companion to Pascal* (Cambridge: Cambridge UP, à paraître).
6. *Traité des arcs de cercle*, *Lettres de A. Dettonville*, 1: 4 (2), Pascal, *Œuvres complètes*, édition Jean Mesnard, 4 vols. (Paris: Desclée de Brouwer, 1964-) 4: 487.
7. Descartes, *Discours de la méthode*, *Œuvres*, éd. Adam and Tannery, 11 vols. (Paris: Vrin, 1996) 6: 2.
8. Félix Ravaisson, "La Philosophie de Pascal", *Revue des deux mondes*, tome 24 (15 mars 1887): 408.
9. Sur les mathématiques comme exercice spirituel, voir Matthew L. Jones, "Descartes's Geometry as Spiritual Exercise", *Critical Inquiry* 28 (2000): 40-71.
10. De l'Esprit géométrique, Pascal, *Œuvres complètes* 3: 404.
11. Ravaisson, "La Philosophie de Pascal" 406.
12. Claude Bernard, *Cahier de notes* (Paris: Gallimard, 1965) 196 [Paris, 1860].
13. Pascal, *Œuvres de Blaise Pascal* 12: 18, n. 1.
14. Pascal, *Œuvres de Blaise Pascal* 12: 19, frag. 5.
15. Pascal, *Œuvres de Blaise Pascal* 12: 19, n. 1 (*Revue d'histoire littéraire de la France*, 1898: 339).
16. Montaigne, *Essais*, édition Villey Saulnier, 3 vols. (Paris: PUR, 1965) 2: 766. Italiques miennes.
17. Montaigne, *Essais* 3: 1076.
18. Voir Laurent Thirouin, "Le défaut d'une droite méthode," *Littératures classiques* 20 (1994) 7-21.
19. La Bruyère, *Les Caractères*, édition Robert Pignarre (Paris: Garnier-Flammarion, 1965) 78. Italiques miennes.
20. *De l'esprit géométrique*, Pascal, *Œuvres complètes* 3: 417.
21. *De l'esprit géométrique*, Pascal, *Œuvres complètes* 3: 417.

A vertical bar on the left side of the page, consisting of a series of horizontal segments in shades of yellow and orange, with a small red diamond at the top.

COPYRIGHT INFORMATION

TITLE: G%eom%etrie, finesse et premiers principes chez Pascal
SOURCE: Roman Q 50 no2 Spr 2003
WN: 0310507512004

The magazine publisher is the copyright holder of this article and it is reproduced with permission. Further reproduction of this article in violation of the copyright is prohibited.

Copyright 1982-2003 The H.W. Wilson Company. All rights reserved.